

**Wanda Wielgoszowa**

## **EMILE GUILLAUMIN ET SA VIE D'UN SIMPLE**

Tout d'abord, je dois avouer qu'ayant découvert l'oeuvre d'Emile Guillaumin, je ne l'ai abordée qu'avec circonspection, faute de pouvoir définir, dès le début, sa place exacte dans la littérature française. Cet écrivain-paysan, mérite pourtant une étude spéciale. Se situant aux frontières de la littérature et de l'histoire sociologique, son oeuvre frappe le lecteur par l'engagement très personnel de l'auteur, qu'il s'agisse de ses romans, de ses nouvelles et contes, de ses articles de journaux ou de sa correspondance. Emile Guillaumin présente ce cas rare dans l'histoire des lettres où le vrai agriculteur, autodidacte, devenu l'écrivain authentique et talentueux, se met à la portée de ses confrères paysans et acquiert le nom d'apôtre social.

Le succès incontesté de son roman *La vie d'un simple*, édité et réédité à plusieurs reprises<sup>1</sup>, traduit en beaucoup de langues, nous incite à en faire l'objet de cette étude qui, vu sa forme sommaire, tâchera de faire ressortir au moins deux traits marquants de l'oeuvre: le réalisme et la sensibilité d'Emile Guillaumin. Il va sans dire qu'il est

impossible de passer à l'analyse de l'oeuvre sans avoir réservé un peu de place, tout au début, à la présentation de l'auteur lui-même, presque complètement ignoré du public polonais.

Emile Guillaumin, né le 10 novembre 1873, au domaine de Neverdière, à trois kilomètres du bourg d'Ygrande /Allier/ est issu de cette souche de paysans bourguignons, établis en terre bourbonnaise, qui mettaient en commun leur labeur et leurs ressources.

Suzanne Souchon-Guillaumin, fille de notre écrivain, croit, à juste titre, que son père fut préparé par les siècles de vie collective qu'avaient menée ses ancêtres, à connaître la valeur des organisations pour lesquelles il militera toute sa vie: les syndicats agricoles, et auxquelles il consacra l'un de ses romans *Le Syndicat de Bagignoux* /1912/.

La Vie d'un Simple trouva son cadre dans la modeste exploitation de Neverdière où, à partir de 12 ans, au sortir de l'école, le futur écrivain devait s'initier aux durs travaux de la ferme. Il ne fut pas question de faire poursuivre quelques études à l'adolescent. L'autodidacte persévérant était réduit à se rabattre sur les romans de la Bibliothèque communale et sur les volumes poussiéreux entassés dans une chambre réservée à la propriétaire. Ainsi Guillaumin, au hasard de lectures disparates, fait connaissance avec Daudet, Maupassant, Zola, G. Sand, Balzac et surtout Loti. Mais il est attiré aussi par des ouvrages de philosophie et de sociologie, se passionne pour Proudhon, J. Vallès et découvre les romanciers russes, Dostoïevsky d'abord, puis

Tolstoï et Gorki. L'influence de ces derniers écrivains fut particulièrement nette sur Guillaumin, estime Paul Vernois<sup>2</sup>. Notre romancier subit aussi l'influence de son ami et voisin, Charles-Lois Philippe, si attentif à l'humble drame des pauvres.

Les premiers pas dans la carrière littéraire de cet autodidacte, sont hésitants et maladroits. Ses premiers poèmes au ton vengeur /datant de 1891/ ou ses premiers tableaux idylliques de la vie champêtre font penser soit à André Chenier, soit à George Sand. Ces années de formation de Guillaumin, encore qu'elles ne soient pour l'écrivain que l'occasion de productions mineures, doivent pourtant retenir notre attention. A cette époque, Guillaumin entreprend son activité journalistique qui deviendra très étendue: 130 articles environ entre 1899-1914 et 900 articles de 1919-1940. Le futur auteur de La Vie d'un Simple se pose le problème d'une littérature à la fois issue du peuple et orientée vers le peuple et il commence à envoyer sur ce sujet quelques articles à l'Indépendant de l'Allier qui les accepte. Le 31 décembre 1900, paraît l'analyse de Guillaumin, intitulée La littérature et le peuple, où le jeune paysan explique dans quel sens il voudrait voir s'engager la littérature populaire:

"Si le peuple n'a pas su comprendre la littérature, la littérature n'a pas su non plus parler au peuple. Les grands écrivains français ont fait entrer bien peu de types populaires dans leurs oeuvres et ils les ont, en général, ou trop idéalisés ou caricaturés à l'excès, poussés à la charge"<sup>3</sup>.

Ainsi est-il amené à faire le procès des écrivains qui n'ont pas su créer des romans que le peuple pourrait aimer. Hugo se voit reprocher "ses créations fantastiques", Lamartine "sa condescendance de grand seigneur", George Sand "ses excès de sentimentalisme". Flaubert a le tort de s'être confiné dans la peinture de milieux bourgeois, et Zola d'avoir cédé à une crédulité malveillante.

Ces réflexions ne manquent pas d'émouvoir quand on se représente qu'elles ont été formulées par un homme issu du peuple et qui proteste avec conviction contre le divorce de la littérature et des classes les plus humbles. Quarante ans plus tard, Jean Giraudoux, presque contemporain et compatriote de Guillaumin, reprendra la question parlant dans sa Littérature de l'oeuvre de Charles-Louis Philippe<sup>4</sup>. De même René Bazin qui déjà en 1894 prononce à Angers une série de conférences-reproduites ensuite dans ses Questions littéraires - où il souhaite que "les romanciers dégagés du préjugé traditionnel" découvrent la France rurale.

Ce qui importe dans les articles ultérieurs de Guillaumin, publiés dans l'Information, dans le Peuple, dans le Quotidien et dans les Dernières Nouvelles de Strasbourg, c'est la similitude des thèmes traités ou plutôt du thème traité, c'est-à-dire le paysan et son monde. On peut s'étonner de voir, dans cette perspective, le grand nombre des critiques littéraires, au minimum 150 sur les 900 articles. Mais les neuf dixièmes de ces critiques portent sur des livres qui mettent en scène des paysans. En général, la valeur littéraire propre laisse Guillaumin plutôt indifférent, par contre il s'attache à la psychologie et à la vraisemblance

des personnages. Chaque fois que cela lui semble nécessaire, notre critique repère les erreurs et tente de rectifier l'image du paysan qui est fournie par l'oeuvre. Certaines erreurs l'amuse, d'autres l'irritent, comme il l'écrit dans un article du Quotidien, le 24 août 1924 :

"Quand il m'arrive de lire un roman sur la vie paysanne, j'ai plaisir à relever les naïvetés, les invraisemblances, les bourdes qu'il recèle presque inévitablement. Ma collection est d'importance déjà. Zola /assez grand pour n'être pas diminué/ y figure en bonne place, qui envoie Françoise faucher la luzerne par un après-midi pluvieux de février. Il y a aussi Monsieur Bazin, auteur fécond autant que bien pensant, qui a connu les forts tirages. M.Bazin a mis en scène beaucoup de paysans, Il les a vus du château, bien entendu. Cependant les portraits à l'eau de rose qu'il en donne sont aussi ressemblants, somme toute, que ceux brossés par maints réalistes de deuxième zone, qui s'acharment au noir pour faire plus vrai".

Guillaumin trouve que, trop souvent, les romans paysans sont des histoires de paysans pour les gens des villes. Seules trouvent grâce à ses yeux, du moins dans l'optique de la description du monde paysan, les oeuvres de ceux qui en sont issus, comme p.ex. Eugène Le Roy /1837-1907/, auteur du Moulin du Frau et de Jacquou le Croquant dont Guillaumin fut un grand admirateur.

Remarquons, en passant, que Charles Brun dans ses Littératures Provinciales /Blond, Paris 1907/ a essayé, lui aussi, d'exprimer les critères d'une littérature vraiment accessible au peuple et il a reconnu, dans le mouvement régionaliste et rustique, quelques romanciers locaux, oubliés aujourd'hui, et une multitude de poètes. En présence d'un tel contexte littéraire, on conçoit aisément tout le

prix des réflexions de Guillaumin lorsqu'il se met à définir les règles les plus valables d'un roman à la fois populaire, rural, et de bonne tenue littéraire: vérité des types, étude des personnages aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, histoire vraisemblable, conseils moraux. Tout cela exprimé dans un style clair et simple et pris, bien entendu, "dans l'ordinaire de la vie de façon que le lecteur puisse se reconnaître lui-même dans le héros du livre et qu'il arrive à faire une comparaison entre les pensées et les actions de ce héros et ses pensées et ses actions personnelles"<sup>5</sup>.

Le goût de l'observation, le besoin d'animer un monde fictif mais appuyé sur le réel, le désir de projeter la lumière sur la dure existence des petits cultivateurs, tout pousse Guillaumin à la création romanesque. Par un effort incessant, il a vaincu les difficultés de la langue et a acquis son style. Son premier ouvrage important, Tableaux champêtres /1901/ lui valut le prix de l'Académie française et des critiques favorables en France et à l'étranger, notamment en Italie.

Écrit aux veillées des hivers 1901-1902, publiée par l'éditeur parisien Stock en 1904, La Vie d'un Simple fut un succès et manqua de très peu d'obtenir le prix Goncourt. Ce roman ouvre au jeune écrivain bourbonnais l'accès au monde des lettres.

Il est étonnant de constater que Guillaumin a relativement vite trouvé sa manière propre de s'exprimer, cette manière incomparable, dépourvue de toute emphase, tout à la fois frémissante et sobre dont il use en particulier pour mettre à jour La Vie d'un Simple, considérée comme chef-

d'oeuvre par ses critiques et lecteurs, d'un accord unanime cette fois-ci. Se plaçant dans la grande tradition classique de l'observation objective et de la réflexion critique, ce roman recompose, avec une admirable précision de détails, l'évolution matérielle et morale du paysan bourbonnais dès 1823 jusqu'en 1900, en faisant voir que le progrès ne s'infiltrait que très lentement à la campagne. Bien que Guillaumin ne charge pas indûment ses héros et se borne à rapporter leurs propos et leurs actions sans commentaire, sa discrétion est plus accablante qu'un réquisitoire. Le refus des nouvelles techniques de production est dû, d'une part, aux propriétaires-petits bourgeois mesquins, rapaces, sauvagement réactionnaires chez Guillaumin - et, d'autre part, aux paysans dont le roman en question fait ressortir l'inertie, la résignation et le conservatisme séculaires.

Pour Guillaumin, il s'agissait, quand il commença à écrire, essentiellement d'apporter un message aux "païens", c'est-à-dire aux riches, de la misère du pauvre, d'ouvrir les yeux d'un monde ignorant aux réalités d'une existence méconnue de lui jusqu'alors. Ensuite, les efforts de l'auteur tendent à éveiller chez les paysans la conscience d'eux-mêmes. Quand on aura persuadé le paysan de l'importance de son état dans la société moderne, on obtiendra peut-être plus facilement de lui qu'il agisse pour revendiquer ses droits. Toute La Vie d'un Simple répond à ce programme.

Encouragé par le succès du roman, Guillaumin mène désormais une double carrière d'homme de lettres et de paysan, publiant six autres romans, puis, après 1920, sept volumes d'essais, biographies, correspondances, pensées.



Fidèle cependant à sa condition paysanne, il défend les intérêts de sa classe étant devenu un pionnier du syndicalisme agricole en Bourbonnais et nommé rédacteur en chef du Bulletin de la Fédération des Syndicats Agricoles de l'Allier. Il serait peut-être intéressant d'en tirer l'opinion d'ordre philosophique et moral de notre écrivain qui propose de substituer aux croyances d'antan / la religion et ses miracles/ et à ceux d'hier /la politique avec ses bienfaits/ "la croyance en l'effort collectif, d'où doit découler une vie meilleure, une vie plus haute"<sup>6</sup>.

La guerre de 1914 interrompt toutes les activités de Guillaumin qui, pendant quatre ans, bien que profondément pacifiste, doit lutter sur le front de l'Est. Rentré chez lui, il reprend sa vie de labueur "entre le bureau, l'étable à vaches, les champs". C'est alors qu'il réécrit presque entièrement La Vie d'un Simple, en 1922, avant sa réimpression aux Editions Nelson, et ensuite revoit chacun de ses anciens romans avant d'autoriser leur publication en feuilletons. Ce surmenage, imposé dans un emploi du temps chargé, illustre remarquablement la conscience de l'écrivain.

La nouvelle guerre l'affecte profondément: la seule illusion qu'il avait peut-être conservée au temps de la précédente était qu'elle serait la dernière ...

Pour oublier la tristesse des années de guerre, Guillaumin recherche, dans l'ensemble de son oeuvre, les réflexions qu'à la fin de sa vie il estime valables pour constituer son dernier message. C'est ainsi que voit le jour Sur l'appui du manche.

Au cours des dernières années de sa vie /1945-1951/,



notre écrivain, nommé président de la Société de Secours Mutuels d'Ygrande, devient le conseiller respecté et aimé des habitants de sa région. Le sage d'Ygrande, ainsi l'appellent ses compatriotes à la fin de sa vie poursuivie avec un courage exemplaire, et l'adoption immédiate et générale de ce surnom honorable prouve combien il correspondait à l'idée qu'en avaient ceux qui le connaissaient.

Il est l'heure, enfin, de passer à l'étude de La Vie d'un Simple, envisagée sous l'aspect du réalisme et de la sensibilité de son auteur.

Tout d'abord, rappelons-nous que le roman en question tire son origine de deux sources d'inspiration de Guillaumin: sa propre expérience d'agriculteur et le spectacle quotidien de l'existence paysanne. La méthode, que l'écrivain a découverte lui-même, est celle que recommandait Sainte-Beuve: "Le vrai, le vrai seul".

La Vie d'un Simple est donc un document de premier ordre sur la vie paysanne en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Reste cependant à savoir si ce contenu, d'un réalisme incontesté, n'empêche pas l'auteur de faire une approche personnelle et originale de la vie campagnarde, ce qui permettrait de considérer Guillaumin non comme un simple greffier, mais comme le chantre de la paysannerie. Il faut alors s'interroger sur les modalités de l'expression du réalisme chez Guillaumin, comprendre par quelle démarche il a saisi l'essentiel des données sociologiques complexes offertes à lui, et suivant quelles règles il les a rendues avec une simplicité remarquable qui garantit à l'oeuvre le succès durable. L'authenticité indiscutée du récit de Tiennon, dont se compose

La Vie d'un Simple, repose sur la présence active de Guillaumin au monde rustique et sur les observations de ce paysan regardant le monde paysan. Le regard de Guillaumin coïncide avec celui que le paysan porte sur son propre univers et il est d'une grande justesse. C'est par son truchement que nous pénétrons au coeur de la réalité rustique. Le paysan est saisi en son tréfonds dans l'acte même d'écrire de l'écrivain-paysan.

Les exemples de cette coïncidence du regard et par-delà de l'attitude de Guillaumin avec ceux du paysan authentique sont nombreux. Ce qui frappe, par exemple, dans la présentation de la "pauvre vie monotone de paysan", c'est la dureté, pour ne pas dire misère, de la condition décrite. La famille, se composant presque toujours de trois générations, vit dans une seule pièce, où, l'on mange, où l'on couche, et où l'on meurt, comme c'est le cas de la grand-mère de Tiennon. La nourriture de nos protagonistes n'est guère plus fameuse: du pain de seigle moulu brut, "du pain couleur de suie et graveleux comme s'il eût contenu une bonne dose de gros sable de rivière"<sup>7</sup>, et de la soupe à l'oignon le matin et le soir, et dans la journée, soupe aux pommes de terre, avec cela, des beignets "indigestes et pâteux d'où les dents s'arrachaient difficilement", des pommes de terre sous la cendre et des haricots cuits à l'eau. Ayant avalé un peu de cette pitance, le fermier doit "se démenner sans trêve de l'aube au soir, se hâter d'achever un travail pour en recommencer bien vite un autre qui se trouve en retard, dormir cinq ou six heures seulement d'un sommeil léger coupé d'inquiétudes"<sup>8</sup>. Eventuellement, il faut encore se faire employer dans le domaine voisin, pour ne pas

se trouver à court d'argent.

En continuant de regarder de plus près le monde paysan, Guillaumin réussit à nous persuader que cette vie fatigante et laborieuse offre au paysan tant d'attraits que toute sa peine se trouve compensée par une grande satisfaction. L'un des plus beaux tableaux insérés dans le récit est justement celui où le héros, devenu métayer de la Creuserie, contemple la nature en amoureux:

"Parfois, durant des séances de travail aux champs, aux saisons intermédiaires surtout, quand il faisait bon dehors, quand la brise, caressante comme une femme amoureuse, apporte avec elle des senteurs de lointain, des arômes d'infini, des souffles sains dispensateurs de robustesse, je ressentais ce même sentiment d'orgueil satisfait confiant au plein bonheur, ce m'était une jouissance de vivre en contact avec le sol, avec l'air et le vent ..."<sup>9</sup>.

Tiennon continue son monologue en disant qu'il plaint les boutiquiers, les artisans et les ouvriers qui passent leur vie entre les quatre murs d'une pièce; en dépit des tracasseries du propriétaire, il se sent le "vrai roi de son domaine" et trouve la vie belle.

Un autre exemple qui fait voir combien l'attitude de l'écrivain coïncide avec celle du paysan authentique est le fait que les événements politiques ne tiennent jamais la première place dans la vie quotidienne de la campagne. L'attention que leur portent les métayers et les fermiers est strictement limitée aux conséquences possibles du rapport des forces sociales sur leurs intérêts matériels. Cette question est mise au point par l'auteur surtout dans le 19<sup>e</sup> chapitre de La Vie d'un Simple. On y voit d'abord que la

nouvelle de la révolution de 1848 s'infiltrer à la campagne de façon fortuite. Le fait que le roi Louis-Philippe est chassé et que les républicains sont au pouvoir n'impressionne guère les campagnards car "que ce soit Pierre ou Paul qui soit en tête, on n'en a pas moins à faire face aux mêmes besoins et à lutter contre des misères analogues"<sup>10</sup>. Pourtant ce changement de régime a un certain retentissement: les paysans savent gré à la République d'avoir supprimé l'impôt sur le sel, assez élevé auparavant. Autre innovation, sans doute heureuse: l'établissement du suffrage universel, passe presque inaperçue car, comme l'avoue franchement le héros du roman, le paysan ne trouvait pas que le droit de vote fut une chose d'aussi grande importance que la suppression de l'impôt sur le sel. Cela reflète bien la mentalité des paysans qui, à cette époque, ne prennent pas encore conscience de la portée des événements politiques. Pendant les élections, le choix de Tiennon tombe sur Louis-Napoléon Bonaparte parce que les adversaires du Prince-Président ne semblent pas aptes à maintenir l'ordre. Six mois plus tôt, il a mis dans la boîte le bulletin de la liste républicaine dont le programme proposait des réformes attendues. On voit donc que la politique est finalement chose floue, plus indifférente qu'il n'y paraît aux masses rurales. On devine aussi Guillaumin méfiant et sceptique vis-à-vis des hommes politiques qu'il juge à leurs actes.

L'écrivain entretient peu d'illusions également sur la religion du laboureur, pauvrement spirituelle. Les "histoires des curés" ne lui inspirent plus confiance mais l'auteur n'a nullement l'intention de montrer la campagne en

train de se laïciser. Son héros croit fermement à l'existence d'un être suprême qui règle le cours des saisons, envoie le soleil et la pluie, le gel et la grêle. Et comme son travail de cultivateur, ou plutôt ses résultats, dépendent des sautes de climat, il s'efforce de complaire à ce "maître des éléments". Pour cette raison, il ne manquait jamais les cérémonies où le succès des cultures était en jeu et continuait fidèlement les petites traditions pieuses qui se pratiquent à la campagne en diverses circonstances, p.ex. en aspergeant toujours d'eau bénite les fenils vides avant d'engranger les fourrages, ou en traçant de nombreux signes de croix dans les champs de blé, sur le grain de semence, sur chaque miche de pain avant de l'entamer etc. Ces pratiques semblent respecter les clauses d'un contrat avec la divinité: en échange, le paysan espère de belles récoltes ou la protection de l'orage, même s'il faut faire appel à des pratiques conjuratoires sur la vertu desquelles Tiennon ne se prononce pas. Pourtant son aversion envers le clergé va jusqu'à dénoncer les vices des curés qui, en attendant la "vie éternelle", ne font point fi des plaisirs de la terre, spécialement de la bonne cuisine et du bon vin, sans compter qu'ils passent pour bien aimer l'argent. Ayant délaissé la confession, notre héros tâche de se conformer aux règles de sa propre morale: bien travailler, se comporter honnêtement, ne chagriner personne, s'efforcer de rendre service, en particulier à ceux qui sont dans la misère et dans la peine ...

Le regard du romancier allant d'un être à l'autre, d'un cadre à l'autre, nous conduit à découvrir un autre aspect fondamental de son réalisme, à savoir son établisse-

ment sur des bases comparatives. La conscience même de l'identité paysanne, l'irrépressible besoin de la faire connaître sont nés d'une juxtaposition du monde rural et des autres classes sociales. Il est curieux que le style de Guillaumin dédaigne la comparaison dans la mesure où celle-ci introduit le mensonge poétique. En revanche, la trame de son oeuvre est déterminée par un va-et-vient constant qui nous conduit d'hier à aujourd'hui, du maître au métayer, de l'apparence à la réalité.

Cet effet de contraste se manifeste, p.ex., dans l'abondance de précisions sur la somptuosité du château où pénétre pour la première fois l'homme des champs. Quelles choses étonnantes s'offrent alors au regard des métayers convoqués par le nouveau propriétaire de la Buffère! Tous ces beaux meubles garnis de précieux bibelots font penser Tienon à sa "cuisine noire au béton dégradé", à sa chambre avec "ses monticules et ses trous", et il se demande s'il est juste que les uns soient si bien et les autres si mal<sup>11</sup>. Cette existence de deux modes de vie diamétralement différents ainsi que d'autres contrastes, dont il sera question tout à l'heure, nous révèlent l'existence de deux classes sociales antagonistes: la bourgeoisie et la paysannerie. Entre le maître et ses métayers, la distance est celle du pauvre au riche, de l'ignorant à l'homme instruit, de l'homme distingué au rustre. Guillaumin va encore plus loin et démontre que le bourgeois abuse impudemment des privilèges confirmés par les contrats. C'est, p.ex., le cas de Fauconnet, le plus gros exploitant de la région qui triche sur les comptes avec ses métayers, ou de Boutry qui, par



les conditions du bail, fait astreindre le père de Tiennon et toute sa famille à son service particulier, sans se soucier que les travaux agricoles battent leur plein.

Le maître vit dans un monde apparemment étranger à la paysannerie, celui de l'aisance et des précautions hygiéniques, celui des loisirs que le travailleur méprise, celui des manières qui déclenchent chez l'interlocuteur un complexe d'infériorité. Il faut se reporter, à cet égard, aux propos échangés entre nos métayers et M. et Mme Boutry ou au déjeuner offert par Fauconnet à l'occasion de l'ouverture de la chasse, ou encore aux manières du troisième maître, M. Frédéric Gorlier de la Buffère, qui tutoie tout le monde et applique invariablement à chacun le qualificatif de Chose. Guillaumin est exaspéré par les fantaisies parfois cruelles des enfants des propriétaires, prenant les petits paysans pour souffre-douleurs, par les formules de politesse que doivent employer les adultes s'adressant à des gamins insolents, par l'obséquiosité et la soumission exigées dans le service des riches. C'est le 34<sup>e</sup> chapitre du roman qui nous renseigne le mieux sur ce point.

Tiennon se sent mis à l'écart par son langage et ses réflexions qui font parfois de lui le jouet des hommes de salon. Cependant il se rend compte que la bourgeoisie terrienne ne serait rien sans la classe paysanne qui la nourrit et lui assure l'essentiel de ses revenus. La mésentente des classes naît de cette confrontation des existences. Il y a, au départ, moins de rancœur que d'embarras réciproque: le sentiment d'injustice et le ressentiment naissent d'un étonnement, d'une surprise, au terme d'une con-



frontation générale qui juxtapose la nourriture, le vêtement, le confort et les activités de deux catégories sociales si proches géographiquement et si éloignées par leur comportement. Remarquons encore que pour nous révéler tout cela, l'auteur a recours non seulement à des scènes et des tableaux champêtres insérés dans le récit, mais aussi à des dialogues suggestifs qui sont assez rares dans le roman.

Entre les milieux campagnards et le monde ouvrier ou urbain éclate aussi l'incompatibilité d'humeur et de caractères. Les bagarres dans l'auberge font voir des états d'esprit profondément opposés. De même un parent devenu ouvrier revendique orgueilleusement un mode de vie incompatible avec l'économie et la mentalité paysannes. La visite des neveux de Paris viole les habitudes de toute la maison et met le comble à la gêne et à la nervosité de Victoire, la femme de Tiennon. Elle se sent obligée de faire la cuisine à part pour les Parisiens qui ont l'habitude de la viande et du vin, c'est-à-dire de l'"extra" trop coûteux pour nos hôtes. Les neveux acceptent, presque sans protestation, d'être mieux traités car ils sont probablement étonnés que leurs cousins campagnards vivent si mal, comme le remarque Tiennon. Combien c'était difficile de s'adapter à une nièce qui se lève tard et court puérilement, en peignoir et pantoufles, d'une étable à l'autre, avec des exclamations, des étonnements de gamine qui appelle "agréments" les occupations lassantes de la fermière !

Au moment du départ de ces invités forcés, toute la famille éprouve un grand soulagement, et Tiennon songe ainsi :

"Tous les gens des villes doivent être ainsi: ils ne voient de la campagne que les agréments qu'elle peut donner; ils rêvent des prairies et des arbres, des oiseaux et des fleurs, du laitage, des légumes et des fruits - mais ils ne se font pas la moindre idée des misères du paysan. Et nous sommes sans doute dans le même cas. Quand nous parlons des avantages de la ville et des plaisirs qu'elle offre, nous ne pensons pas à l'existence de l'ouvrier qui vit au jour le jour d'un travail souvent dur et ingrat"<sup>12</sup>

Enfin la comparaison engendre chez Guillaumin tout naturellement un comique de situation par une simple accélération du mouvement. Boutry n'est pas seulement ridicule parce qu'il est pharmacien, donc méticuleux et tatillon par nature, mais par son comportement nerveux contrastant avec la lente streté du paysan:

"Petit, vif, remuant, crâne chauve et barbe courte, il venait en sautillant nous relancer dans les étables ou dans les champs"<sup>13</sup>.

Un dernier type de comparaison, qui vise le comportement du paysan ou des autres classes sociales, fait aussi éclater la vérité. Il s'agit d'une juxtaposition constante, opérée sur chaque individu, des paroles et des actes. Il suffit à l'écrivain pour démêler le vrai du faux de confronter l'apparence et la réalité. Prendre un gouyard sur l'épaule ne signifie pas que l'on va tailler une haie. Inutile aussi de jouer les fanfarons et de se prétendre indépendant du maître si, à la première occasion, on courbe l'échine, telle Victoire sacrifiant les raisins gardés pour son fils au caprice de sa propriétaire, Mme Lavallée de la Buffère.

Les élans patriotiques ne résistent pas davantage à la pression des intérêts immédiats. A preuve la débandade

de la Garde Nationale de Bourbon.

Le réalisme de La Vie d'un Simple devient démystificateur car son auteur dénonce comme une imposture le paysan idyllique mais il s'insurge parallèlement contre le portrait noirci des naturalistes. La première démystification s'opère sur une image flattée de l'homme des champs à laquelle, malgré son goût de l'exactitude, George Sand n'a pas été insensible. Guillaumin, en dépouillant l'ingénuité poétique de son roman, reste au ras du sol. La ferme n'est pas le séjour ombragé des amours. C'est le domaine de la saleté, du désordre, de l'homme au service de son cheptel. Le point de ralliement de l'exploitation, c'est une cour bourbeuse, infiltrée de purin: la "patouille" est la réalité première; elle englué, dégrade, asservit et décourage à l'avance toutes les velléités de propreté. C'est elle qui chasse la jeune fille vers la ville et lui fait troquer le sabot contre la bottine. Elle explique le désordre humiliant de la ferme de Tiennon, quand il doit recevoir à l'impromptu le propriétaire animé, cette fois-ci, des meilleures intentions. Elle s'aggrave de la promiscuité des malades et des bien-portants dont Guillaumin nous a donné une peinture agressive.

L'écrivain a de même pris ses distances à l'égard du folklore ne l'évoquant que dans les veillées et là où il s'intégrait à la vie normale, p.ex. pendant les grandes fêtes de l'année. Il l'a apprécié, non comme une panacée métamorphosant l'existence paysanne et rendant son lustre au passé, mais comme une réalité humble et chaleureuse qui pimente les coutumes. Au contraire de notre Reymont, Guillaumin ne s'attarde sur les usages que pour autant qu'il y voit

les signes d'une heureuse adaptation de l'homme à son milieu.

Reste la seconde image, le second mythe, celui du "croquant sauvage" diffusé par les oeuvres naturalistes<sup>14</sup>. Guillaumin abhorre l'image du paysan criminel et fornicateur qui tend à s'imposer au lecteur contemporain. La Vie d'un Simple prend soin, non sans habileté, de montrer que, si les mauvaises intentions existent au milieu rural, elles ne se traduisent en actes que de façon tout à fait exceptionnelle. L'adultère comme l'homicide sont dans le récit le fruit du hasard. Accidents, ils restent isolés parce qu'étrangers aux préoccupations majeures des individus. Guillaumin est plus soucieux de l'inadaptation à la vie citadine et moderne de ses ruraux, étant donné leur esprit de routine et leurs préjugés séculaires qui les font prévenir contre toute nouveauté.

Ainsi le réalisme démystificateur de Guillaumin dénonce-t-il toute généralisation hâtive dans les jugements dont il démontre la relativité. Soucieux du juste milieu, notre romancier s'en prend à toutes les opinions extrémistes, systématiques et politisées auxquelles n'ont échappé même les plus estimables des écrivains. L'attitude du Sage d'Ygrande /c'est ainsi que l'écrivain était appelé/ entraîne, néanmoins, un inconvénient d'ordre littéraire: elle émousse la vigueur de sa plume. Le lecteur peut avoir l'impression, même après une lecture attentive du roman, que l'auteur est plus attaché à la justice qu'à la littérature.

L'objectivité de Guillaumin consiste à "dédramatiser" bien des problèmes existants: la lutte des classes se situe,

dans le roman, au niveau des refus, des mesquineries, des formules irrévérencieuses adressées, à distance, aux exploit-teurs. Elle n'a rien d'un combat inexpiable qui émane de La Terre de Zola; bien plus, Guillaumin estime que les torts sont quelquefois partagés.

Revendiquant la justice, notre écrivain réclame le respect de la dignité paysanne, une plus juste répartition des fruits du travail, une solidarité raisonnable de la classe éprouvée, non une jacquerie romantique et révolution-naire.

Pour ne pas cependant réduire le témoignage de Guillaumin à une dénonciation des conditions de vie et à un expo-sé des revendications, il faut reconnaître en lui un psycho-logue au regard inquisiteur et subtil. Cette qualité est d'au-tant plus précieuse qu'il est difficile de faire parler les paysans se réfugiant volontiers dans leur mutisme, à la fois par insuffisance du maniement verbal et par habitude au travail solitaire en pleine nature. L'auteur de La Vie d'un Simple tend donc un miroir au campagnard afin de mettre à jour les forces paralysantes de son comportement. Alors, on s'aperçoit que les complexes de l'adulte, entendons ses peines, ses gênes, sa susceptibilité, sa résignation plain-tive, tirent leur origine de l'enfance. La vérité du monde enfantin de Guillaumin éclate de façon très impressionnante. L'enfant a peur des bêtes mauvaises, vraies ou fausses, des étrangers et des grandes personnes qui exercent à son égard une véritable dictature. Tiennon-enfant, que nous voyons grandir et travailler au-dessus de ses forces à travers les 8 premiers chapitres du roman, doit souffrir de cruelles

railleries avant de s'émanciper de ses tuteurs. Combien de fois n'a-t-il été maltraité par son père, son parrain, ses voisins!

Guillaumin n'a pas été seulement le peintre du paysan aux champs, il a été aussi celui de la paysanne à la maison. Or, sans céder à la misogynie, il estime que les femmes exagèrent et créent à l'intérieur du foyer un concert de plaintes plus ou moins justifiées. Les termes de "gémir", de "se lamenter", qui émaillent les pages de *La Vie d'un Simple*, sont, le plus souvent appliqués aux femmes. Tiennon ne peut pas s'entendre bien avec sa femme Victoire, car "elle ne montrait guère sa satisfaction alors qu'elle savait bien quand même faire valoir ses plaintes"<sup>15</sup>. Il va jusqu'à lui reprocher son fatalisme et son esprit de routine qui la rangent parmi les autorités les plus rétrogrades:

"De diverses façons les progrès du siècle arrivaient jusqu'à nous malgré que, chacun dans leur sphère d'action, M.Gorlier, M.Parent, ma femme fissent tout leur possible pour se mettre en travers"<sup>16</sup>

Enfin Guillaumin-psychologue arrive à aborder le problème presque tabou du paysan face à l'argent. Son analyse sur ce sujet gagne, de page en page, en force et en précision. Négligée par George Sand et d'autres romanciers ruraux, mal posée par Balzac, cette question est étudiée par seul Guillaumin avec pertinence et justesse. L'auteur rappelle tout d'abord que l'argent a été très rare à la campagne pendant la majeure partie du siècle et que le paysan avait grand mal à sauver quelques écus. D'où les économies à tout prix, voire même une certaine laderie. Presque



chaque démarche du paysan dépend de ses possibilités financières, y compris la fréquentation de l'école, car 25fr. de scolarité grèvent son budget de façon considérable. De même, les campagnards hésitent à accueillir des nouveautés, à cause des frais. L'expression reviendra plusieurs fois sous la plume de Guillaumin. Parfois les réflexes d'économie vont trop loin et l'écrivain s'en inquiète ou même les trouve inadmissibles, comme p.ex. la dureté traditionnelle à l'égard des non productifs, des vieillards en particulier. Le ton du roman devient mélancolique quand l'auteur arrive à constater que le manque d'argent, l'âpreté des efforts, qui assurent le grain, rendent les êtres méchants et ridicules. La crainte de la dépense freine toute initiative et amenuise les plaisirs.

Une légende tenace a fait du paysan un homme à l'écorce dure, au coeur peu sensible, imperméable à la compassion et aux beautés de la nature. Par son exemple ainsi que par son oeuvre, Emile Guillaumin s'est évertué à réfuter cette image falsifiée et mensongère. Il nous semble peu important qu'on puisse se demander ici si c'est bien le paysan qui est sensible, ou si c'est le romancier qui lui prête sa propre sensibilité de poète. Notre écrivain-paysan est doué de deux sortes de sensibilités qui vont de pair: celle d'un humaniste compatissant à toutes les formes de la souffrance humaine et celle d'un artiste. La première ressort, presque à notre insu, d'entre les lignes du réalisme de *La Vie d'un Simple* qui vient d'être étudié; il suffit donc de souligner que la sensibilité de l'écrivain ne l'a jamais empêché d'être réaliste et vice versa. Sensible aux misères des paysans,



à l'injustice de leur condition et à la cruauté de leur sort, l'auteur nous raconte inlassablement leurs peines, évoquant leurs mains déchirées, leurs reins brisés, la suffocation sous le soleil de juillet, dans la poussière du fenil. La sensibilité de Guillaumin ne célèbre presque jamais les splendeurs de la nature, miroir ou complice de l'écrivain. Par contre, le romancier s'émeut au spectacle ou à la pensée des beautés morales. Il réagit devant une belle action, une vie de labeur et de dévouement; il s'attendrit sur des exemples de justice, de bienfaisance, de fraternité dont les pages de *La Vie d'un Simple* sont émaillées. Tel Tiennon qui regrette son père mort et évoque sa pauvre brave vie malheureuse, ou plus tard, quand il recueille sa soeur handicapée Marinette, ou quand il entoure de petits soins sa vieille mère vivant toute seule dans une bicoque et devenue impotente à cause de ses rhumatismes. Dans chacun de ces cas, l'auteur met en relief la satisfaction qu'éprouve le héros après avoir accompli sa bonne action.

Etant, lui-même, un être hyper-sensible, tourmenté sans cesse par la sottise, la méchanceté et la médiocrité où qu'elles se rencontrent, Guillaumin nous paraît profondément sensibilisé non seulement au sort des paysans, mais aussi à la grande misère de la condition humaine: à la souffrance des autres, à la mort, à tout ce qui opprime et avilit l'homme, voué dès sa naissance à un malheur inévitable. La sensibilité de Tiennon-Guillaumin l'incite à philosopher sur le sens de la vie, sur l'art de vivre afin de s'épargner une grande partie de déceptions. Il constate avec étonnement que les grands événements de la vie tiennent à "une

circonstance fortuite, à une disposition d'esprit passagère, à une minute d'audace, à un moment d'inconscience ..."17. Comme un vrai sage, il nous instruit que "le changement de milieu fait ressortir les avantages qu'on n'appréciait pas et montre que les embêtements, sous une forme ou sous une autre, se retrouvent partout"18. Mais c'est au drame de la vieillesse que l'auteur de *La Vie d'un Simple* consacre les pages les plus déchirantes de son roman. Agé de soixante-dix ans, le héros sent, avec une surprenante lucidité, que ses forces déclinent, qu'il se courbe en arc de cercle, qu'il voit gros, tremble un peu et est devenu dur d'oreilles; il lui arrive d'avoir des absences de mémoire impossibles et de se rendre ridicule par sa manie de raconter les "choses d'autrefois". Sa seule préoccupation est de rester valide jusqu'au bout car il appréhende de devenir "un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître". Son soliloque se termine par l'apostrophe à la mort qu'il conjure de survenir au plus vite et de le frapper encore à l'oeuvre afin que les gens puissent dire:

"Le père Tiennon a cassé sa pipe; il était bien vieux, bien usé; mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé"19.

Remarquons ici que malgré la puissance d'émotion, voire même le tragique des pages en question, l'auteur sait se passer, presque tout à fait, de rhétorique. Avec des mots très simples ou avec des silences, avec une description lapidaire de quelque détail marquant, l'écrivain réussit à analyser la détresse des êtres malheureux. On ne peut pas

s'abstenir d'évoquer à ce propos le fragment où Jean, le fils aîné de Tiennon, est mobilisé et part à la guerre. C'est Tiennon qui parle:

"Je nous revois silencieux autour de la table pour le dernier repas, Jean tout prêt pour le départ. De sa visite à Praulière pour les adieux à sa promise, il était revenu tout pâle et les yeux rouges. Il s'efforçait cependant de ne pas pleurer, essayait même de manger; mais chaque bouchée paraissait lui déchirer la gorge. Je ne pouvais rien manger moi non plus; et Charles, et le domestique, étaient dans le même cas. Sur la maie, Victoire et Clémentine préparaient le petit ballot du conscrit, quelques effets, quelques victuailles. On les entendait à chaque instant soupirer, sangloter. «Je te mets trois paires de bas, dit ma femme d'une voix étranglée. Je ne sais pas si tu pourras les entrer dans tes souliers de soldat.—Oh! ils sont grands, les souliers qu'on donne», répondit-il avec effort. Je regardais machinalement la salière de bois, couleur jus de tabac, accrochée au mur à proximité de la cheminée; des mouches circulaient sur le couvercle. Jean tapotait du manche de son couteau le bord d'un plat de grès qui contenait une omelette aux pommes de terre. /.../ Quand le paquet fut noué définitivement, Clémentine et sa mère s'assirent à côté de la maie, s'y accoudèrent, la tête dans les mains, sans plus se retenir de sangloter très fort. Nous restions à table, nous, les quatre hommes, tristes et embarrassés, en face des aliments presque intacts que personne ne touchait plus. Cela devint si pesant que je pris le parti de brusquer les choses"<sup>20</sup>.

Bien que très longue, cette citation illustre assez bien le style de Guillaumin: net, sobre, agréablement monotone qui semble tressauter. Procédant par petites phrases, il semble proposer des vérités avec tact et discrétion. Comme dit Roger Mathé<sup>21</sup>, ce style fait songer à un clair ruisseau, à un filet d'eau limpide, et ignorant les recherches, les effets de la rhétorique, il convient à l'analyse

psychologique des simples que l'écrivain met en scène.

Il faut souligner aussi la poésie qui sourd d'entre les pages de La Vie d'un Simple, la poésie de l'écoulement des choses et des êtres. Cela saute aux yeux p.ex. dans cette très belle description de la nature, chose rare chez Guillaumin qui préfère décrire des fermes et des villages que des paysages:

"Les premiers jours de notre installation, ces paysages m'apparurent tout ouatés de brouillards. Je les vis ensuite dans leur décors hivernal, alors que les cultures sont nues, lavées par les pluies ou pailletées de gel et que les bouchures sont comme les bordures de deuil avec les fioritures de leurs arbres-squelettes-puis tout blancs sous la neige, déguisés comme pour une mascarade. Je les vis s'éveiller frissonnants aux brises attiédies d'avril, étaler peu à peu toutes leurs magnificences, fleurs blanches et verdure fraîche. Je les vis au grand soleil de l'été, alors que les moissons mettent leur note blonde dans les verdure accentuées, paraître anéantis comme quelqu'un qui a bien sommeil. Je les vis à l'époque où les feuilles prennent ces tons roux qui sont pour elles le temps des cheveux blancs-précédant de peu de jours leur contact avec le terre d'où tout vient et où tout retourne. Je les vis s'éclairer, gais et pimpants aux heures des aubes douces et s'enténébrer lentement dans la pourpre des beaux soirs. Je les vis enfin, comme dans un décor de rêve, baignant dans le vague mystérieux des clartés lunaires"<sup>22</sup>.

Cet extrait fait voir combien Guillaumin sait sentir la nature et immortaliser les sentiments grâce à la sensibilité artistique de sa plume. A sa manière très individuelle d'évoquer les états d'âmes se joint une extraordinaire faculté de peintre dont le pittoresque, dû à sa palette d'épithètes, peut surprendre chez ce paysan-écrivain autodidacte. Tout ce passage peut être considéré comme une grande métaphore poétique de la vie rurale dans sa rudesse et dans sa

grandeur; régulière, inexorable comme le cours des saisons auxquelles elle est liée.

Emile Guillaumin est un des rares témoins de la paysannerie française qui sache parler pour elle, et le temps qui passe ne fait qu'accroître la valeur de son récit tout dépouillé, classique, essentiel. Daniel Halévy<sup>23</sup> soutient même que la portée de *La Vie d'un Simple* dépasse les frontières de la France étant donné que ce roman témoigne pour toute une humanité terrienne. Cette opinion semble d'autant mieux motivée que l'oeuvre a le caractère rustique, au sens propre du terme, et non régional.

Avant de terminer, récapitulons, en guise de conclusion, les mérites d'Emile Guillaumin. *La Vie d'un Simple* a été rééditée régulièrement pour répondre à la demande répétée des générations successives. Le réalisme et la sensibilité de son auteur y sont assurément pour quelque chose. N'étant, au début, qu'une heureuse rectification des idées reçues concernant l'existence paysanne, le récit, avec le temps, est devenu un témoignage historique. L'écrivain y a touché le tréfonds paysan, et, par là, le tréfonds français dans sa force et sa faiblesse. Par opposition aux écrivains grandiloquents, la sensibilité de Guillaumin a une forme plus pure, plus noble, celle d'un brave homme qui mena une vie exemplaire, d'un humaniste qui vécut près de la terre, dans une solitude distante, d'un sage, le sage d'Ygrande, capable de tout comprendre, de compatir à tout. Suivant la suggestion de Roger Mathé, cette sensibilité de choix fait penser à celle de Prévost, de Diderot, de Rousseau, des grands humanistes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## NOTES

1 Paris Stock 1904, Nelson 1922, Stock 1934, Stock 1943, Editions Nationales Paris 1945, Ed. Rencontres Lausanne 1961, Stock 1974, et enfin l'édition la plus récente - Stock 1977 en collection Livre de poche. Traductions: anglaise - Londres 1919, en français et en anglais - New York 1923 et la même année, deux autres traductions: japonaise et danoise.

2 Paul Vernois, professeur à l'Université de Strasbourg, critique littéraire et auteur de l'étude capitale sur Le Roman Rustique /Paris, Nizet 1962/ consacre un vaste chapitre à Emile Guillaumin et évoque son nom 67 fois!

3 J. Voisin - Le vrai visage d'Emile Guillaumin, Moulins 1953, p. 70.

4. J. Giraudoux - Littérature, Paris Grasset 1942, p. 103.

5 Cité dans Voisin, p. 70.

6 Cité d'après l'Introduction de Suzanne Souchon-Guillaumin aux Histoires Bourbonnaises, p. 9 /Ed Plein Chant, 1974/.

7 E. Guillaumin - La Vie d'un Simple, Ed. Stock 1974, pp. 19-20.

8 Ibid., p. 134.

9. Ibid., p. 137.

10 Ibid., p. 102.

11 Ibid., p. 153.

12 Ibid., p. 214-215.

13 Ibid., p. 68.

14 Rappelons-nous la polémique qui suivit la publication de La Terre de Zola en 1887.

15 La Vie d'un Simple /Stock 1974/, p. 98.

16 Ibid., p. 144.

17 Ibid., p. 96.

18 Ibid., p. 89.

19 Ibid., p. 245.

20 Ibid., p. 167-168.

21 Roger Mathé, professeur à la Université de Limoges, critique littéraire et l'un des principaux biographes d'Emile Guillaumin /côté de Jean-Louis Curtis/ et sa communication faite pour Le Centenaire d'Emile Guillaumin, Librairie Klincksieck, Paris 1975.



22 La Vie d'un Simple /Stock 1974/, p. 124.

23 Daniel Halévy /1872-1962/ - historien, essayiste et biographe, auteur des Visites aux paysans du Centre /récemment rééditées par Bernard Grasset, 1978/ où il consacre une place importante à Emile Guillaumin.

Wanda Wielgoszowa

## EMILE GUILLAUMIN I JEGO ŻYWIOT CZŁOWIEKA PROSTEGO

Artykuł stanowiący kontynuację badań przeprowadzonych do rozprawy doktorskiej *Wieś francuska w powieści XIX-go wieku*, poświęcono niesłychanie ciekawemu zjawisku w literaturze francuskiej, jakim jest wymieniony w tytule pisarz-rolnik.

Emile Guillaumin /1873-1951/ urodził się i zmarł w wiosce Ygrande /region Bourbonnais/, gdzie spędził całe swe pracowite życie. Ten chłop, czynnie pracujący na roli, był oczywiście, co sam podkreśla, samoukiem. Na polu literackim zadebiutował bardzo młodo, publikując wiersze i "dialogi gwarowe" w lokalnych pismach. Jego pierwszym ważnym utworem są *Obrazki wiejskie /Tableaux champêtres, 1901/*, zbiór nowel nagrodzonych przez Akademię Francuską i cieszących się uznaniem krytyki.

Żywot człowieka prostego /*La Vie d'un Simple*/, powieść wydana po raz pierwszy w 1904 r., wzbudziła natychmiast zainteresowanie nie tylko w kręgach literackich, ale wśród ogromnej rzeszy czytelników. Artykuł niniejszy zajmuje się więc analizą tej ciągle wznawianej i tłumaczonej na wiele języków powieści, nazywanej przez krytyków "sagą rodu chłopskiego". Doświadczenia autora, aktywnie uczestniczącego w codziennym życiu wsi i jego praca na roli, gwarantują tej powieści autentyzm; jej walory literackie zawdzięczamy talentowi pisarza. Uzasadnione wydaje się więc zwrócenie uwagi na nieprzemijającą wartość *Żywota człowieka prostego*, o którego polskim przekładzie marzy córka pisarza, pani Suzanne Souchon-Guillaumin.